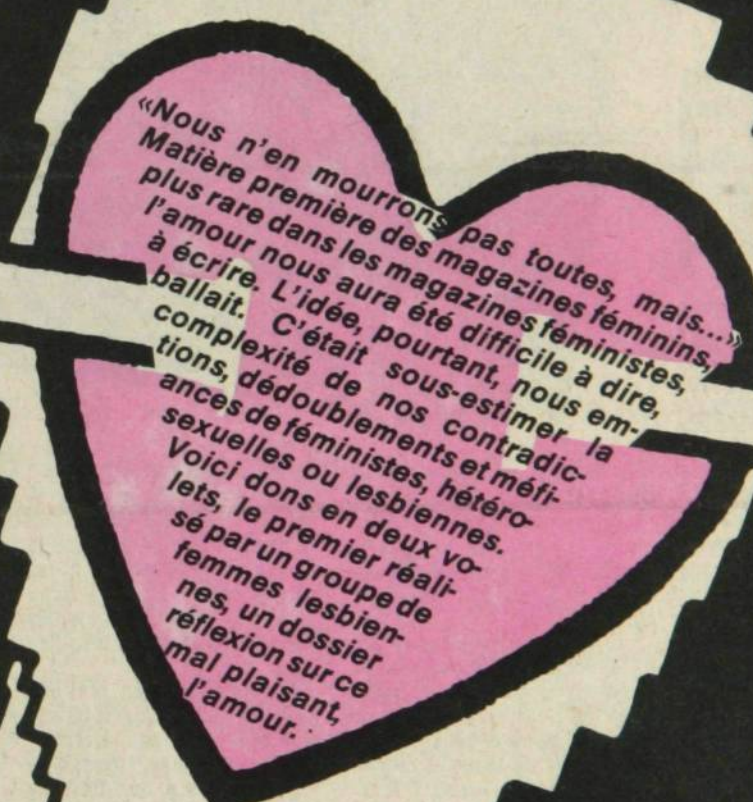


L'AMOUR,



« Nous n'en mourons pas toutes, mais... »
Matière première des magazines féminins,
plus rare dans les magazines féministes,
l'amour nous aura été difficile à dire,
à écrire. L'idée, pourtant, nous em-
ballait. C'était sous-estimer la
complexité de nos contradic-
tions, dédoublements et méfi-
ances de féministes, hétéro-
sexuelles ou lesbiennes.
Voici donc en deux vo-
lums, le premier réali-
sé par un groupe de
femmes lesbiennes, un dossier
réflexion sur ce
mal plaisant,
l'amour.

Maquette du dossier : Diane Petit

TOUJOURS L'AMOUR

«Je ne me marierai jamais, je serai artiste et je suivrai ma propre voie».

C'est ainsi que Mary Meigs, peintre et écrivaine américaine établie au Québec, décrit les trois décisions majeures de sa vie. Voici un court extrait de son autobiographie *Lily Briscoe : A Self-Portrait* publié en 1981 chez Talon Books.

AUTO PORTRAIT

Nous avons depuis peu rompu le silence, levé le tabou qui interdisait toute discussion sur l'amour entre lesbiennes, et je me sens enfin capable de parler librement de l'amour et de la place qu'il a occupé dans ma vie. Pour commencer, je dirais que l'amour a toujours eu une place secondaire par rapport à mon travail d'artiste; je ne peux prétendre avoir été une «grande amante» et il m'est difficile de jouer les expertes. Plutôt qu'une amante, j'ai constamment recherché tout au long de ma vie une amie avec qui organiser ma vie, une artiste qui partagerait les mêmes goûts et le même rythme de travail que moi. Je me demande par moments si ce n'était pas une soeur jumelle que je cherchais, si en d'autres termes je n'étais pas narcissique. J'ai eu une soeur jumelle. Est-ce parce qu'elle et moi étions incompatibles (elle a choisi une voie

diamétralement opposée à la mienne), même dans le sein maternel, que j'ai consacré ensuite le reste de ma vie à rechercher une jumelle identique? Si oui, je ne l'ai jamais trouvée.

Tomber en amour n'avait pour moi rien à voir avec l'idéal que je poursuivais; plus le temps passait et plus le fossé entre mes amantes et moi se creusait. Mes amours commençaient toujours par une passion sincère et désintéressée qui me semblait pouvoir durer éternellement. J'ai bien souvent utilisé l'expression «pour toujours» à la légère et j'étais stupéfaite de me voir changer radicalement d'attitude à un moment donné; l'amoureuse tendre et adorable devenait une personne irritable qui refusait de faire l'amour, qui voulait se lever tôt ou dormir toute la nuit (bref, je voulais reprendre mon train de vie

normal). Que s'était-il passé? Je ne comprenais pas. Je ressentais seulement qu'au fond de moi, tout était fini, que je n'étais plus en amour. Nous étions tombées toutes les deux dans des rôles traditionnels que nous assumions jusqu'au bout.

Plus elle m'aimait plus elle avait besoin de moi, et plus je devenais maussade et renfrognée - et ça empoisonnait sa vie. C'est ainsi que Barbara Demming et moi, pourtant si proches en apparence, sommes devenues ennemies pendant un certain temps, prisonnières de cette dialectique de l'attente et du refus. Car finalement ce n'était pas seulement l'amour que je refusais; je rejetais ainsi toute la vie de couple, ses exigences, son absence de liberté. Comment on peut passer d'un rapport réciproque et joyeux à une relation déformée par la culpabilisation, le ressentiment, l'auto-justification

et les critiques personnelles: voilà ce que je veux explorer quand je parle de l'amour.

Parfois, ce cycle inéluctable s'interrompait; ou bien mon amante se lassait de moi. et j'avais alors à subir les mêmes tourments que j'imposais aux autres. Je n'ai jamais vécu de relation amoureuse qui n'ait eu ce côté triste et douloureux; ces périodes duraient plus ou moins longtemps et par la suite, la relation se transformait encore et prenait l'aspect d'une amitié parfaitement harmonieuse. Aurions-nous pu devenir des amies si proches sans ces épreuves, ces souffrances, cet apprentissage de la dépossession? J'en doute. Notre amitié est tissée de toutes ces traces de sensualité tendre et de cette manière, je peux l'assumer; nous avons cessé d'exiger plus que ce que nous pouvons nous donner. .

MARY MEIGS

LES FEMMES VALE

Q Pensez-vous qu'il existe une notion lesbienne féministe de l'amour ?

R . Je pense que oui, dans la mesure où s'y insère un désir de changer le monde, de transformer les choses en partant de soi-même, en partant de nous. L'intégrité et l'honnêteté sur lesquelles nous basons nos relations amoureuses entre femmes nous donnent un point de départ pour entrevoir comment les choses pourraient être changées.

R . Les femmes valent d'être aimées. C'est comme ça que je résumerai une notion lesbienne féministe de l'amour. Mais les lesbiennes ne le disent pas forcément, ni les féministes ; on parle beaucoup de l'importance qu'ont les femmes dans nos vies, de la sympathie, du plaisir à travailler ensemble, mais on ne va jamais jusqu'à dire «je peux les aimer d'amour». On peut coucher ou travailler avec une femme sans pour autant admettre qu'on l'aime parce qu'elle est une femme. De plus, le féminisme nous a montré à reconnaître les rapports de pouvoir qui existent dans les rapports sexuels et à y faire toujours attention, même dans une relation avec une autre femme, à travailler à changer ces rapports pour séparer pouvoir et sexualité.

R . C'est en faisant l'amour avec une, avec plusieurs femmes que j'ai cessé d'avoir peur, que j'ai arrêté de dédaigner le sexe des femmes et mon propre sexe. Je n'avais aucune difficulté avec l'idée qu'une femme me fasse l'amour, mais moi... j'avais peur d'un haut-le-cœur, je me demandais comment j'en serais capable. C'est le contraire qui est arrivé. Si tu as de la répugnance pour le sexe des femmes, c'est que tu ne les aimes pas.

Le privé est politique : affirmation fondamentale du féminisme, force et vulnérabilité du lesbianisme. Les militantes n'en discutent pas très souvent en public.

L'exploration qui suit reste un peu sommaire, mais elle est vivante et vitale pour nous.

Ont participé à cette table ronde : Danielle Blouin, Line Chamberland, Andrée Côté, Suzanne Ducas, Nicole Lacelle, Joanne Melanson, Lise Moisan et Claudine Vivier.

Propos recueillis par LINE CHAMBERLAND et NICOLE LACELLE.

R . Pour moi, c'est le plaisir profond, la joie qui vient d'aimer les femmes, toutes les femmes, y compris soi-même. Cela ne veut pas seulement dire aimer celles qui nous ressemblent, à cause de certaines caractéristiques bien précises, comme le font parfois certaines tendances lesbiennes ou féministes hétéro qui trient par dédain politique les «bonnes» et les «mauvaises». Jouir des femmes, avoir énormément de plaisir en leur compagnie, ça c'est de l'amour. Avant de faire l'amour avec une femme, je ne ressentais pas toutes ces dimensions ; maintenant ce n'est plus abstrait, je les aime physiquement, c'est mon corps, moi-même, qui les aime et ça ne s'arrête pas à la taille, même si je n'ai pas envie de chacune. Je les aime des pieds à la tête et j'ai tout ce qui leur fait du mal. Par tempérament, je serais une lesbienne séparatiste et par réalisme politique je serais une féministe tout court. Mais

je suis les deux et ça me donne un amour vivant qui va plus loin que de se rassembler autour d'une exploitation commune.

S Comment notre désir pour les femmes a-t-il pris forme ?

R . Moi, j'ai découvert ma sexualité très jeune, toute seule et j'ai toujours eu envie de l'apprendre aux autres filles, de les toucher.

R . Si on me demande si j'ai eu du désir pour les femmes quand j'étais jeune —je parle de vouloir faire l'amour - je dirais non. Mais ce que je sais, c'est que j'aurais pu crever de désir pour une femme sans pour autant m'en rendre compte. Et pourtant, c'était avec des femmes que j'avais les rapports les plus intimes, mais je ne pouvais pas concevoir coucher avec elles ou même les désirer. Pour moi, ça n'existait pas. J'aurais

été excitée sexuellement que je l'aurais attribué à un gars, à un de mes «kiks». Le désir sexuel pour les hommes, ça vient surtout du fait qu'un homme te désire, te regarde d'une certaine façon. Mais face à une femme, tu n'es pas d'abord un objet de désir, tu la désires. C'est une autre logique : il ne s'agit plus d'être excitée parce qu'on est sollicitée, que ce soit par un homme en particulier ou par le monde des hommes en général.

R . C'était tellement difficile pour moi d'avoir du désir pour un gars... La première fois que je suis entrée dans un bar de femmes, je me suis dit : mon Dieu que c'est le fun, je ne suis plus toute seule.

R . Quand j'ai commencé à aller dans un bar de femmes, je ne pouvais pas focaliser mon désir sur une femme en particulier, et personne ne venait me «cruiser» comme je l'avais vécu auparavant. Alors j'ai dû re-façonner une manière de me concevoir et de me situer par rapport à la séduction.

R . Si je pense à ma vie, j'ai vécu le désir pour les femmes comme un merveilleux «power trip». Pas le pouvoir de contraindre les autres mais mon pouvoir, ma capacité de faire quelque chose, d'agir. J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée. C'est un pas vers la dés-érotisation du Pouvoir ou du pouvoir des autres sur moi, tout en érotisant mon propre pouvoir de rechercher ce que je veux. À partir de ce moment-là, ce n'est plus excitant de subir une pression, même si elle n'est ni violente ni brutale. Quand on me dit «je n'ai pas de désir pour les femmes», cette expression pour moi dit exactement ce qu'elle veut dire : je n'ai pas de désir, je dois être désirée, je ne peux rien par moi-même.

R. C'est primordial de dés-érotiser le pouvoir que nous subissons, parce que l'érotisme des hommes me semble essentiellement fondé sur le pouvoir qu'ils ont sur nous. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que nous essayions de composer avec cette réalité pour finalement trouver excitant leur pouvoir sur nous. La prise de force des femmes par les hommes est devenue érotique dans une mesure plus grande qu'il n'est bon de l'admettre. On peut jouer le jeu, mais c'est le gars qui en retire de la fierté. Si tu ne jouis pas, tu te fais avoir. Si tu jouis, il t'as «eue». Il y a des hommes qui acceptent que tu prennes une part très active, mais ils ne te permettent jamais d'avoir autant de pouvoir qu'eux.

R Le désir n'est pas donné : il se forme, il se modèle. Si le pattern sexuel que tu vis est fondé sur un rapport de force et d'inégalité, qui varie selon les limites que chacune se fixe, c'est ce même pattern qui devient érotique. C'est ce qui explique que tant de femmes adhèrent aux théories du masochisme et de la passivité. La sexualité des hommes passant pour la sexualité, un corps érotique sera un corps de femmes en position de faiblesse.

Q On entend souvent dire que les relations lesbiennes relèvent du narcissisme. Que pensez-vous de cette histoire de miroir ?

R L'idée qu'un rapport entre deux femmes soit narcissique, et donc «facile», c'est-à-dire qui échappe aux «vrais défis», est fondamentalement méprisante. C'est d'ailleurs l'une des bases de ce qu'Adrienne Rich appelle la contrainte à l'hétérosexualité. La «vraie affaire», le véritable amour, c'est avec un homme que ça se passe. J'ai été lesbienne, c'est-à-dire sexuellement attirée vers des

femmes, bien longtemps avant de pouvoir véritablement aimer une femme, parce que je ne pouvais pas surmonter le fait que nous étions deux êtres dévalorisés. Plus ma démarche féministe a pris de l'importance dans ma vie, et plus la «cote de valeur» a changé. Au moment où je prenais de la valeur à mes propres yeux, les autres femmes prenaient de la valeur pour moi, et vice versa.

R L'idée du narcissisme n'est qu'une justification idéologique de l'hétérosexualité. La notion de l'autre, de la différence, de la complémentarité de deux êtres différents se fonde sur le modèle de la reproduction : petits spermatozoïdes, petits ovaires qui se complètent l'un dans l'autre et voilà l'ordre universel. Or, cette logique-là, nous ne la retrouvons jamais ailleurs : quoi de plus merveilleux qu'une «bière avec les gars», quoi de plus extraordinaire que la fraternité ouvrière... Il ne manque personne pour que ce soit complet. L'idée du narcissisme relève du pur mépris : comment pouvez-vous vous contenter d'être juste avec des femmes ? Nous aurions peur de la «vraie vie», c'est-à-dire celle des hommes ; par conséquent nous ne mènerions pas les vraies batailles, celles qui consistent à conscientiser les gars. En plus, quand on nous parle de «miroir», c'est comme si nous étions toutes pareilles, c'est comme si toutes les femmes étaient les mêmes.

Lorsque je suis avec une femme, je sais que je suis devant une individuée aussi complexe que moi. Les hommes, je les considérais toujours comme des caves qui avaient beaucoup plus de pouvoir que moi et qui l'utilisaient contre moi. Dans ce cas-là, on ne peut que faire appel à un sentiment maternel pour pallier à leur grossier manque de savoir-vivre et leur incompréhension des choses les plus élémentaires. On fait tout le travail ménager émotif, on entretient toute la relation ; ils ont le pouvoir, on fait le



Et pourtant, c'était avec des femmes que j'avais les rapports les plus intimes, mais je ne pouvais concevoir coucher avec elles ou même les désirer.

travail, c'est ça l'alter égo, la fameuse différence, la commentarité. Avec les femmes, je n'ai pas à me heurter contre ce mur de rapport de force brute et c'est ce qui me permet de développer ma complexité et mon identité.

R. Sur le plan sexuel par ailleurs, le fait qu'une femme ressent des sensations très proches de celles que je peux ressentir moi-même, ça dégage une charge très forte. Mes orgasmes les plus fous, les plus forts ont souvent été déclenchés par cette impression, cet éclair entre nous deux. J'ai déjà été excitée par l'excitation des hommes avec qui je faisais l'amour, mais à un moment donné, ils «partaient» toujours quelque part où je ne pouvais pas aller.

R. Mais dans les relations entre femmes, quand tu es blessée, quand tu es trahie, seigneur que ça fait mal.

Q Mais qu'est-ce qu'on fait du mépris, du rejet que nous subissons ?

R. Il existe tout un pathos, toute une dramatisation du rejet et de l'ostracisme. Je pense que ça vient du mouvement gai masculin ; j'ai fait une rupture avec eux, parce que je n'en pouvais plus de les entendre bêler, de jouer sur la pitié. Ça m'irrite parfois de ne pas pouvoir prendre la main d'une femme dans la rue ou lui donner un bec dans l'ascenseur ; mais ce n'est qu'un simple calcul de risques. Cacher les gestes de l'intimité, ce n'est pas plus lourd - mais c'est aussi lourd - que toute autre tension quotidienne. Les hommes gais braillent parce qu'ils revendiquent le droit de vivre complètement leur sexualité d'hommes. Ils regrettent immensément la petite portion du royaume qu'ils ont perdue en devenant homosexuels. Les

femmes, nous ne l'avons jamais eu le royaume. Je ne veux pas dire par là qu'ils ne se font pas harasser par la police ou qu'ils ne subissent pas de répression. Mais leurs revendications se limitent souvent à demander la reconnaissance de leur plein pouvoir mâle.

R. Les moments où j'ai vraiment ressenti un rejet, c'était avec des couples hétéros, des ami-e-s que je voyais depuis des années ; à partir du moment où ils ont eu des enfants, on m'a fait comprendre très clairement qu'on ne voulait plus me voir. Même ma soeur n'a jamais voulu que je garde sa petite fille et je ne suis pas prête de l'oublier.

R. Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure : se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu.

R. Le choix se pose en fonction du prix à payer par rapport aux gars. Si je suis lesbienne, je fréquente du monde qui n'ont pas de pouvoir ; si je reste hétéro, je fréquente du monde qui en ont avec en plus la promesse de bénéfices marginaux, c'est-à-dire la protection et l'argent.

R. Mais on paye le prix dans la mesure où on se démarque des modèles dominants. Nous n'avons accès à ces «bénéfices marginaux» qu'à condition de vivre avec un homme selon le modèle socialement acceptable. Les féministes hétéros refusent elles aussi une bonne partie des modèles dominants et renoncent donc à beaucoup de ces bénéfices.

R. Quand je vois les femmes de ma famille, qui appartiennent à la classe ouvrière comme on dit, elles ne connaissent pas le féminisme et pourtant, elles

J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée.

ont renoncé à la séduction et aux sourires perpétuels. C'était pour elles une question de dignité. Elles aussi l'ont payé cher.

R. Même dans un groupe féministe, on peut sentir une certaine forme d'ostracisme : quand on parle des hommes par exemple, on comprend vite qu'il vaut mieux se taire. Ce qu'on dit est soit amoindri, soit exagéré. Ça n'est jamais pris pour ce que c'est

R. Comme si on ne comprenait pas vraiment, comme si nous autres, on n'était pas «dedans» ; alors qu'on est «dedans» à cœur de jour, on a été «dedans», on a vu nos mères, nos grands-mères, on est «dedans» comme on a la peur dans le corps, même quand on ne la sent pas. Mais sur ces sujets-là, elles ne nous écoutent pas.

R. Comme si, quand on n'adhère pas globalement à un système, on n'avait pas le droit de le critiquer ; comme si par exemple, la gauche n'avait pas le droit de critiquer le gouvernement ou les boss...

Q. Qu'est-ce que nous avons gagné et qu'est-ce que nous avons perdu en devenant lesbiennes ?

R. J'ai gagné un plus grand contrôle sur ma sexualité, j'ai gagné la capacité de me définir par moi-même, en dehors des rôles hétérosexuels. Cela m'a donné une plus grande intégrité, une plus grande facilité d'être et de faire ce que je voulais faire. Ce que j'ai perdu, c'est cette capacité de jouer sur la séduction ; j'ai éliminé cet espace toujours possible dans les rapports avec les hommes.

R. La seule chose que j'ai perdue, c'est cette possibilité d'être extérieure et indifférente à des

amants, de ne pas être impliquée. Je n'avais pas à intégrer les relations sexuelles que je vivais avec eux dans ma vie quotidienne. Pour le reste, j'ai tout gagné : je me suis réapproprié une vision de moi, j'ai appris à me définir dans mes propres termes. J'ai gardé de mon passé hétéro une aversion violente pour toute personne qui essaie de me définir.

R. 16 ans, j'ai eu un choc pour rentrer dans la norme. Ça n'a jamais marché. Puis j'ai aimé des femmes. Ensuite j'ai décidé de devenir hétéro et j'ai quitté Montréal. Finalement, je suis revenue avec une femme. C'est ce que j'appelle faire un choix, refuser d'être «fuckée» par ce que la société exige de moi. À la longue, je me suis remonté les épaules : oui j'aime les femmes, oui je suis lesbienne.

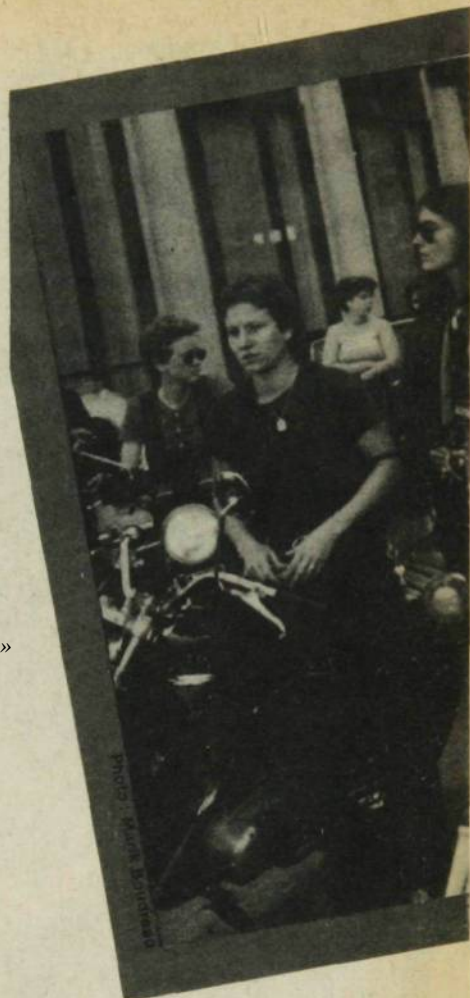
R. J'ai rejeté les hommes pour toujours comme partenaires intimes, que ce soient des partenaires sexuels ou politiques. Je ne les ai pas rejetés comme alliés ou comme camarades de travail. Mais cela implique qu'ils acceptent d'avoir des rapports confortables, non tendus, non «sexy» ; qu'ils n'exigent pas qu'on ait à leur égard une certaine politesse sexuelle, c'est-à-dire cette façon de leur laisser sentir qu'ils sont désirables même s'il n'est pas question de baiser avec eux. Il y a des hommes qui acceptent mais ils sont rares. J'ai gagné énormément sur le plan matériel, une maison avec tout ce qu'il y a dedans, et je sais que c'est parce que je suis lesbienne. La plupart des femmes hétéros que je connais n'ont pratiquement rien à elles : c'est le gars qui a la maison, le char, le frigidaire, etc.. parce que c'est elles qui paient l'épicerie, l'essence, bref, tout ce qui disparaît aussitôt acheté ; sans compter tout ce qu'elles laissent derrière elles après une séparation. Je sais aussi que j'ai gagné une certaine gravité,

physique et intérieure, car tout me rappelle à moi-même, à qui je suis. Par contre, je n'ai plus accès au pouvoir. C'est un choix, même si je peux invoquer toutes sortes de nobles raisons pour le refuser. Parce que voyez-vous, une ministre «butch», ça ne peut pas exister !

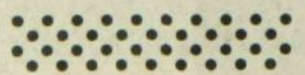
R. J'ai gagné beaucoup de choses. Sur le plan sexuel, j'ai vécu une transformation profonde ; j'ai désappris certaines réactions physiques, certains réflexes musculaires et tout mon sens esthétique érotique en a été changé. Par ailleurs, en devenant lesbienne, j'ai eu le sentiment de me libérer d'un «racket de protection», de ne plus avoir à chercher le «bo ngars» pour qu'il me protège des autres.

R. Cela peut paraître banal, mais échapper à la menace de la maternité, qui est inhérente aux rapports hétérosexuels, cela représente pour moi un gain important. J'ai vu mes deux soeurs se marier parce qu'elles étaient tombées enceintes.

Par contre, j'ai perdu énormément de temps et d'énergie à essayer de me conformer à la normalité et ensuite, quand j'ai décidé d'être lesbienne, ça m'a pris beaucoup de temps pour me défaire de la paranoïa et pour la transformer en réflexes de résistance. Il a fallu aussi désapprendre à me voir à travers le regard des gars, les sortir de ma tête, perdre ces habitudes de conciliation que l'on développe pour éviter de les confronter directement. Et j'ai réappris la confiance dans mes relations avec les femmes. Il y a aussi une chose que je sais maintenant, parce que je vieillis : je ne serai certainement pas plus seule quand je serai vieille que si j'étais restée straight...



Plaque murale lesbienne (1930).



J'ai gagné un plus grand contrôle sur ma sexualité, j'ai gagné la capacité de me définir par moi-même, en dehors des rôles hétérosexuels. Cela m'a donné une plus grande intégrité, une plus grande facilité d'être et de faire ce que je voulais faire.



Photo : Jeb, 1979. Tiré de Sex Issue, Heresales no. 12.



Photo : Morgan Gwynne, 1980. Tiré de Sex Issue, Heresales no. 12.

Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure ; se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu.



CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'vis, j'vis, j'craque (comme
une rumeur).

AUJOURD'HUI,
HIER,
DEMAIN : Où est-ce que je
suis passée ?

AUJOURD'HUI: Ça fait
pas assez longtemps que je
la connais.

DEMAIN: Prendre mon
temps.

AUJOURD'HUI: Attend-
re. Attendre. Attendre.
Fignole. Fignole.

DEMAIN : Dépêchez-
vous !

HIER: Un an plus tard.
Plus rien. Le vide.

AUJOURD'HUI: C'est-tu
déjà mon tour ?

HIER : Cent ans passés les
femmes en parlaient déjà.
Ça fait des siècles qu'on le
dit

AUJOURD'HUI : Vivre
maintenant.

HIER : J'ai pas hâte que la
nuit finisse. J'veux rester
là. Dans tes jambes. Dans
tes bras.

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'vis, j'craque. J'vis, j'vis,
j'vis, j'craque.

AUJOURD'HUI: Va-t'en
pas. Reste. Fais semblant
que c'est toujours la nuit

DEMAIN : Ferme les yeux.

HIER : Quel âge que t'as ?

AUJOURD'HUI : Trente
ans.

HIER : Pas déjà !

AUJOURD'HUI : Enfin !

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'craque. J'vis, j'vis, j'cra-
que.

HIER: T'es trop petite
pour comprendre ces affai-
res-là. Touche pas. Tou-
che-toi pas.

AUJOURD'HUI : Touche-
moi pas. Arrête. Attend.

CHOEURS: J'vis, j'vis,
j'craque.

AUJOURD'HUI: C'est
fini. C'est trop court. Vite.
Ralentis. Attend.

HIER: C'est quand?

DEMAIN: Il me semble
que c'était hier.

HIER : J'me rappelle. Elle
me disait qu'elle m'aimait
Pour longtemps. Pour tou-
jours. C'est fini.

CHOEURS : J'craque, j'vis,
j'vis, j'craque.

AUJOURD'HUI : C'est
quelle lutte qu'on mène au-
jourd'hui ?

DEMAIN : Es-tu prête ?

AUJOURD'HUI : Fais at-
tention. La lumière est rou-
ge !

HIER : Vas-y pas. Reste.

1-2-3-4

AUJOURD'HUI,

AUJOURD'HUI: Je l'aime. J'ai besoin d'elle. Tout de suite.

DEMAIN: Vas-y la chercher.

HIER: Attend! Bouge pas! Écoute!

AUJOURD'HUI: Depuis quand t'es lesbienne?

HIER: Depuis le temps d'une vie.

DEMAIN: Toi, depuis quand t'es hétérosexuelle?

AUJOURD'HUI: T'exagères!

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'craque. J'vis, j'vis, j'craque. J'vis, j'vis, j'craque.

DEMAIN: La lumière est verte. Passe au travers!

AUJOURD'HUI: On vit. On jouit. On aime.

HIER: Pas tout de suite.

DEMAIN: Viens. Laisse-toi venir.

AUJOURD'HUI: Ça fait mal.

HIER: Ça fait mal.

AUJOURD'HUI: Ça fait mal. J'ai peur.

DEMAIN: Ni fin ni interruption.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'craque.

DEMAIN: Ça y est! T'es pas encore passée au travers. Pis la lumière est rouge.

AUJOURD'HUI: Depuis quand?

HIER: Sans cesse. Sans retour. Jé l'ai vécu.

AUJOURD'HUI: Pour elle.

HIER: Avec elle.

AUJOURD'HUI: Seule.

DEMAIN: Au jour le jour.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'vis, j'vis.

AUJOURD'HUI: On vit plus. On tourne en rond.

DEMAIN: Depuis quand t'es une toupie?

AUJOURD'HUI: C'est pas facile à dire. Encore moins à vivre.

DEMAIN: Bloque pas. Avance. Parle.

HIER: Chut!

CHOEURS: J'vis, j'craque, j'vis, j'vis, j'craque.

HIER: As-tu le temps de venir faire un tour? J'm'ennuie.

DEMAIN: Embrasse-moi.

HIER: J'savais pas que t'étais de même.

AUJOURD'HUI: Ça appartient à une époque très ancienne.

DEMAIN: J'haïs les méchants.

HIER: Depuis une époque très reculée et incertaine, très reculée et incertaine.

AUJOURD'HUI: Mon coeur bat et se débat.

CHOEURS: J'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque /

HIER: Comment tu te sens?

DEMAIN: Connais pas.

AUJOURD'HUI: Regarde-moi pus avec tes mensonges.

HIER: Laisse-moi.

DEMAIN: Je prends tout mon temps.

AUJOURD'HUI: Tout de suite.

CHOEURS: J'vis, j'vis, j'vis, j'craque (comme une rumeur).

AUJOURD'HUI: Tout de suite.

DEMAIN: Je prends mon temps.

HIER: Laisse-moi.

AUJOURD'HUI: Regarde-moi pus avec tes mensonges.

DEMAIN: Connais pas.

HIER: Comment tu te sens?

CHOEURS: J'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque / j'vis, j'craque /

AUJOURD'HUI: Mon coeur se bat et se débat.

JOANNE MELANSON

Illustration: Claire Beaulieu

HIER ET DEMAIN

Pour moi, parler de l'amour, c'est comme parler d'un dédoublement de personnalité dont je souffre depuis quelque temps mais que je tente désespérément de cacher.

La première personne qui s'exprime, c'est cette moi toujours très fière, très froide, très bien mise et portant de grosses lunettes rondes cachant admirablement bien le trouble qui l'envahit chaque fois qu'on lui pose la fatidique question : *Et l'amour ?* Ce qui lui permet de ponctuer son discours traitant de *l'omniprésence-obnubilante-et-oppressante-de-la-pensée-amoureuse-dans-la-société-post-industrielle-occidentale...* de cette phrase toute simple :

L'amour n'est plus qu'une illusion vide. Une forme de communication égocentrique, névrotique, narcissique, réactionnaire, répressive et de plus, totalement démodée !!! Il est grand temps que nous passions à autre chose !

La deuxième personne qui s'exprime, c'est cette moi toujours un peu confuse, un peu mélancolique et très *sloppée*. Les bas de sa profonde lassitude existentielle traînent sur ses chevilles boursouflées d'ennui mais dès l'instant où est prononcé le mot *amour*, elle quitte le sol et se met à flotter dans la pièce. Et l'oeil pathétique, le visage inondé de lumière, le corps baignant dans une euphorie, une exaltation infinies, s'exclame que *l'amour est Tout! Absolument Tout, que sans lui, l'existence n'est plus qu'un dépotoir d'illusions, un égout d'absurdités, de guerres, de cruauté, de violence, de néant...*

Puis ces deux moi se dissolvent comme elles sont venues ; de façon inattendue, me laissant complètement aplatie au fond du *Grand moi-même central* avec le sentiment très vif que je viens d'être la victime d'une crise d'écartèlement aigu. Celui qui consacre le classique fossé entre le monde des émotions et celui des idées.

La «Divine Comédie» de mon désir

Ma vie sexuelle amoureuse se passe avec des hommes. Le sentiment que j'éprouve lorsque je suis en amour m'agite comme toute personne profondément éprise d'une autre personne, mais ce qui me bouleverse davantage, c'est l'imaginaire qu'il fait surgir en moi et qui est encore fondamentalement passif.

Oui, bien sûr, je suis devenue active, agissante sexuellement, mais les entrailles de mon désir sont là pour témoigner de cette autre certitude : je suis incapable de véritablement désirer un homme *en tant que sujet, c'est-à-dire d'éprouver du désir pour un homme sans me sentir d'abord désirée par lui ou être l'objet de son désir*. Le seul choix qui me revient dans ce schéma et que j'ai longtemps pris pour une manifestation profonde de mon désir, n'est que la réponse au désir de l'homme : est-ce que je désire ou non «être l'objet de son désir» ?

Je dois avouer que cette prise de conscience me fait voir ma nouvelle sexualité active comme une bien pâle copie du changement. D'autant plus déroutant, ce scénario fort insidieux n'a plus de rapport avec l'ouverture et le degré de conscience du partenaire que je choisis. Il se retrouve partout. Je n'ai qu'à chercher une image exprimant *mon* désir indépendamment des images masculines pour comprendre toute l'étendue du problème. Mon imaginaire érotique et affectif amoureux est noyé dans celui des hommes et cet assujettissement m'empêche de devenir un *sujet* dans mes relations amoureuses avec eux parce que le processus est inégal à la base.

J'ai l'impression d'aboutir tout droit au fond du puits, à cette troublante évidence que toute relation hétérosexuelle est oppressive parce qu'elle m'empêche de découvrir un imaginaire où je serais réellement *sujet*.

L'amoureuse plutôt instinctive en moi tente de me faire oublier toute la question en me disant que l'euphorie amoureuse fait circuler une telle énergie entre les partenaires qu'elle masque parfaitement les points sombres apparaissant dans le tableau. Et de toute façon, rien n'étant visible à l'oeil nu, il faut être une belle emmerdeuse pour s'armer d'un microscope et venir harceler le bonheur du poids de l'invisible !

Emmanuelle de Lesseps dit : *L'hétérosexualité est la forme spécifique dans laquelle s'inscrit l'oppression des femmes mais non la forme spécifique de l'oppression des femmes. Car ce n'est pas l'hétérosexualité qui est un problème, c'est l'oppression.*

La nuance est de taille. Mais je me demande comment nous arriverons moi et les autres femmes à vivre des relations hétérosexuelles sans subir l'oppression ? ou quels moyens, quels pouvoirs avons-nous pour briser cette situation ?

Le «Grand Vide» amoureux

Notre plus grand pouvoir à l'heure actuelle, c'est notre pouvoir de questionnement. Mais un questionnement total, sans complaisance, qui aille jusqu'à la moelle de notre entendement, jusqu'à nous faire retrouver les conditions originelles du choix ou «Grand Vide amoureux» ; là où rien n'est acquis ni forcé. Un questionnement où tous les aspects de notre vie amoureuse tant affective que sexuelle, tant individuelle que collective, seraient brassés, soulevés pour y chasser toutes les formes d'oppression s'y cachant encore et nous empêchant (si anodines nous semblent-elles) de dégager une pensée, une sensibilité, bref un imaginaire amoureux qui soit l'expression profonde de ce que nous sommes et sentons indépendamment des hommes.

Pour moi, accepter d'exercer ce pouvoir de questionnement peut signifier beaucoup dans la réalité immédiate.

- Comme refuser systématiquement toute relation avec un homme dont le discours à la *maître renard* hautement flatteur et sophistiqué sur le féminisme, se termine au bout d'un classique regard de séduction dans lequel je me sens réduite en l'espace de quelques secondes au morceau de fromage de la même fable.

- Comme refuser systématiquement d'entrer dans ce jeu moderne me laissant croire que ma véritable libération consiste à regarder les hommes aussi comme des objets. Ce jeu n'est pourtant qu'une bête invitation à imiter les stéréotypes de la sexualité mâle réduisant les relations sexuelles à des fonctions purement génitales, à des rapports de consommation. Il devient alors facile de percevoir les êtres sans émotion et comme de purs objets de plaisir puisque dissociés de leur entité profonde.

- Comme me réserver l'immense et totale liberté de choisir à chaque moment de ma vie la forme de rapport que je désire vivre avec les êtres et le monde indépendamment des règles sociales qui m'ont contrainte à ne vivre qu'un seul type de rapport : l'hétérosexualité, ce rapport forcé au monde des hommes au sens large et non plus uniquement sexuel.

Adrienne Rich² explique fort bien d'ailleurs ce que cette *contrainte à l'hétérosexualité* a signifié dans la vie des femmes : d'une part la perte totale de leur autonomie, de leur énergie créatrice, de leur pensée, d'autre part la répression de leur corps, de leur mobilité, de leur sexualité, de leurs désirs, qui les a systématiquement vidées d'elles-mêmes et, du même coup, rayées de toute l'Histoire.

Mais, à bien y penser, c'est peut-être l'occasion rêvée pour explorer des voies nouvelles. Par exemple, une rencontre qui me place dans un inconnu total. Une rencontre où j'aurais le coup de foudre pour une personne qui serait «moi-même».

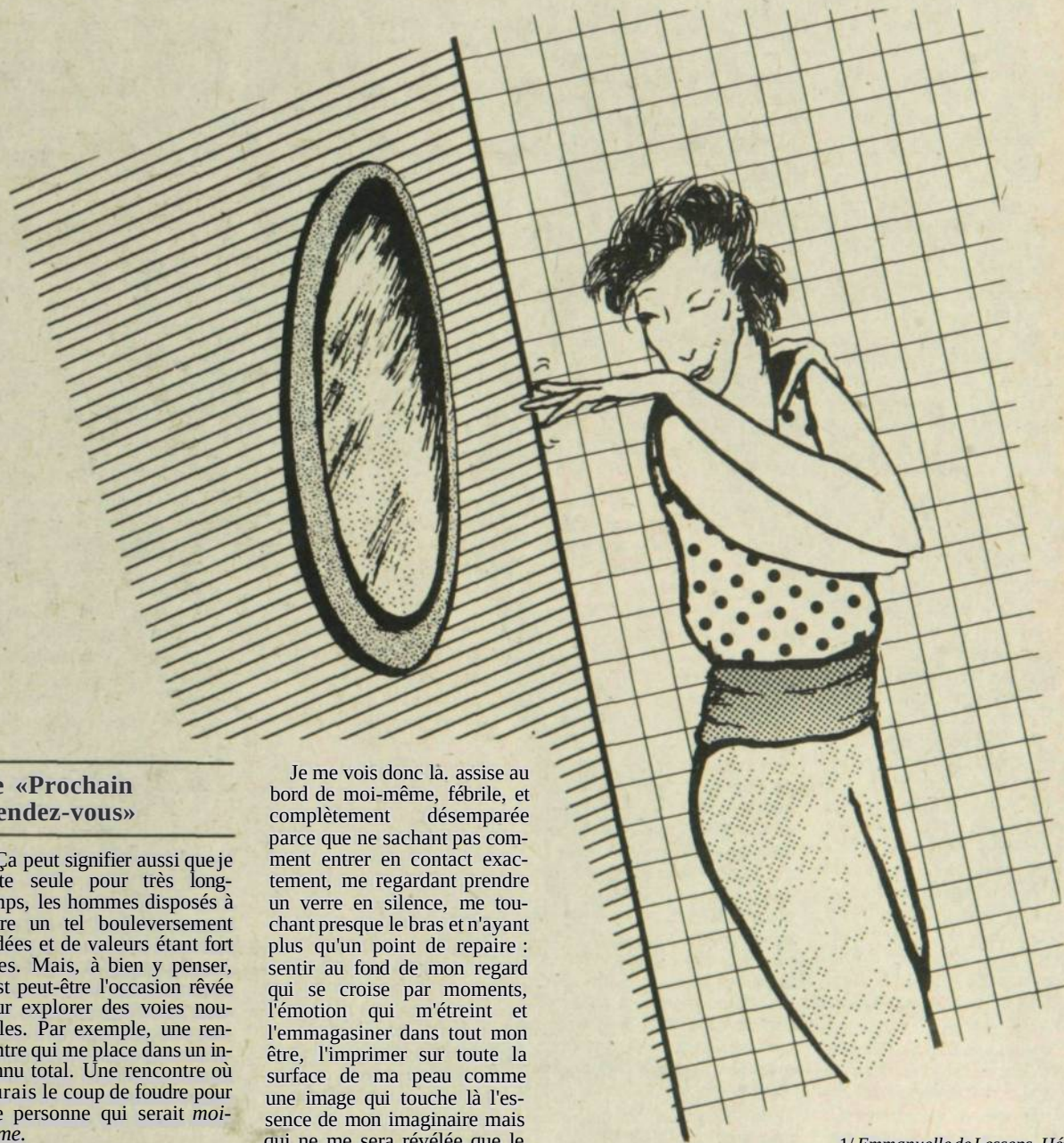


Illustration : Christine Lajeunesse

Le «Prochain Rendez-vous»

Ça peut signifier aussi que je reste seule pour très longtemps, les hommes disposés à vivre un tel bouleversement d'idées et de valeurs étant fort rares. Mais, à bien y penser, c'est peut-être l'occasion rêvée pour explorer des voies nouvelles. Par exemple, une rencontre qui me place dans un inconnu total. Une rencontre où j'aurais le coup de foudre pour une personne qui serait *moi-même*.

Connaissant fort bien mon questionnement, je n'essaierais pas de m'aborder avec de vieilles recettes. **Ça ne marcherait plus.**

Je me vois donc là, assise au bord de moi-même, fébrile, et complètement désemparée parce que ne sachant pas comment entrer en contact exactement, me regardant prendre un verre en silence, me touchant presque le bras et n'ayant plus qu'un point de repaire : sentir au fond de mon regard qui se croise par moments, l'émotion qui m'étreint et l'emmagasiner dans tout mon être, l'imprimer sur toute la surface de ma peau comme une image qui touche là l'essence de mon imaginaire mais qui ne me sera révélée que le jour où celui-ci se sera complètement affranchi de celui des hommes.

ANNE DE GUISE

1/ Emmanuelle de Lesseps. *Hétérosexualité et féminisme*.

2/ Aérienne Rich, *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*. *Nouvelles questions féministes*, mars 1981.

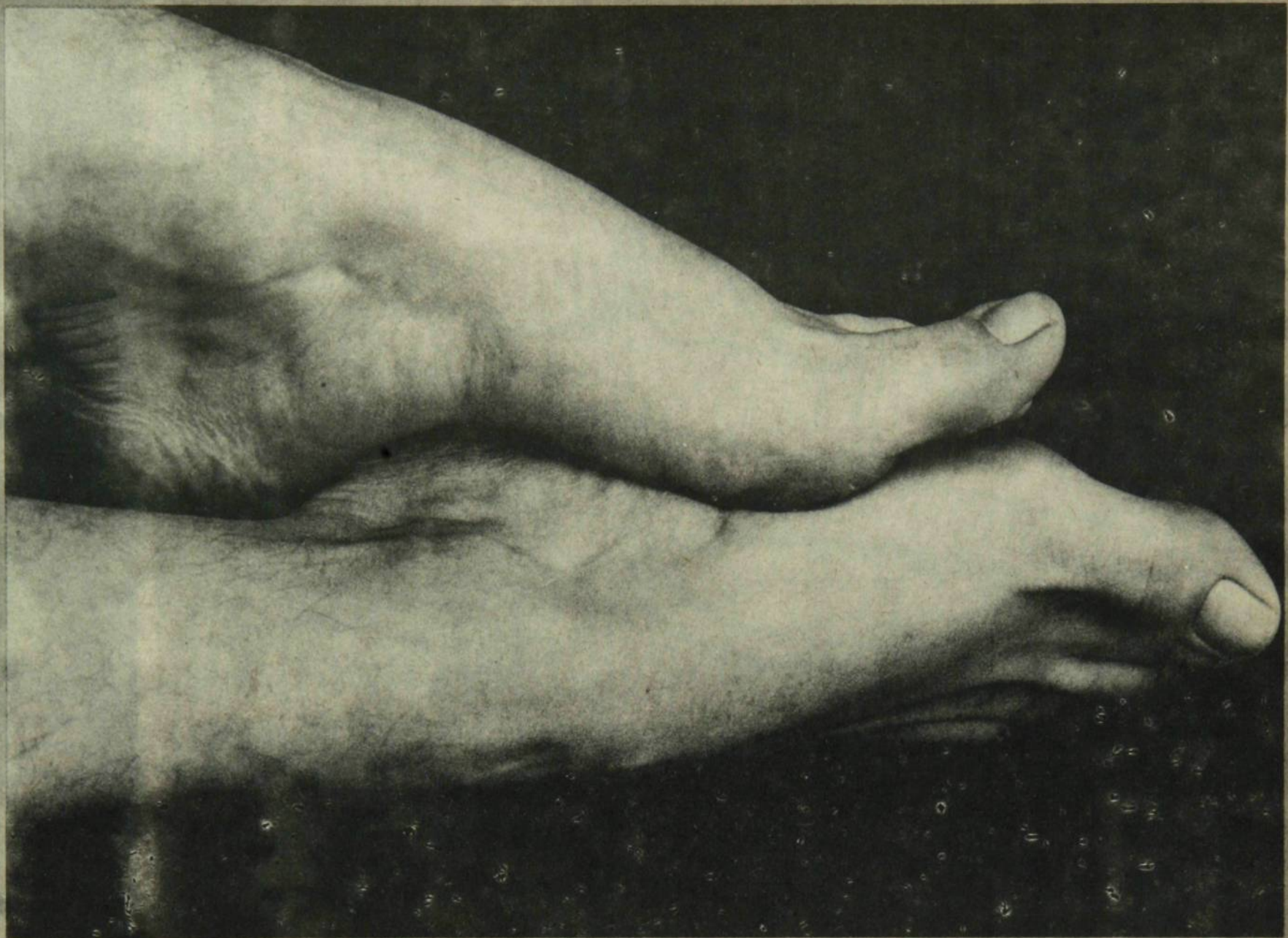


Photo : Anna de Guise

Comment parler d'amour justement, alors que nous découvrons que l'amour est le piège qu'on nous tend, l'attrape-nigaud qui sert à nous garder à notre place, toujours tendres et serviables ? C'est une raison que nous avons de boudier l'amour. De plus, les discours amoureux, aujourd'hui, sont généralement mal vus. L'heure est à la revendication, à la critique et la réconciliation, implicite dans toute parole amoureuse, paraît trop facile, surtout trop expéditive. Ainsi, du *tendre aveu* qui a toujours été le propre des femmes, nous passons nécessairement à la dénonciation comme premier jalon de notre affranchissement. Or ce discours nous confère un pouvoir que nous n'avions pas jadis; le seul pouvoir monnayable, en fait, que nous ayons obtenu jusqu'à maintenant. En fourrissant les explications inhérentes à notre sexe, race, classe, nous vivons collectivement pour la première fois dans l'histoire. Nous disons : nous. Et implicite dans ce pluriel qui est bien plus gros que nous-mêmes, il y a cette déclaration d'amour qu'est la solidarité des femmes.

De la scène politique à la scène privée

Mais si la dénonciation est certes une arme essentielle et efficace, l'aveu - cette expression souvent difficile de ce que nous savons ou ne savons pas sur nous-mêmes - ne demeure-t-il pas nécessaire ? Ce n'est pas parce que nous sentons le piège que nous n'arrivons pas à aimer quand même; ce n'est pas parce que nos désirs ont été détournés qu'il ne nous en reste pas quelques-uns. Pourtant, il n'en est presque jamais question. Jamais étalé, ce lien particulier, intime, avec quelqu'un, comme s'il y avait là

Il aura fallu des millénaires d'histoire, de refus, de mémoires pour arriver à ce mûrissement des revendications féministes que nous connaissons aujourd'hui. De plus en plus, les femmes se disent insatisfaites, lésées, révoltées et, surtout, l'affirment ouvertement. L'essentiel de cette révolte ? Nous ne voulons plus être des asservies, des mises à part, des laissées pour compte-

Mais la jouissance la plus assurée n'est-elle pas de parler d'amour ?

LUCE IRIGARAY

quelque chose d'incongru ; comme si, à tant souligner le caractère social de nos rapports avec les hommes, il ne restait plus rien de nos rapports individuels avec eux. Comme si, finalement, nous habitions deux maisons: l'une légitime (la théorie), l'autre pas (le vécu), vécu).

Interrogée récemment au sujet de l'amour, une femme affirmait : *c'est notre talon d'Achille*. Ainsi, elle réitérait la leçon que nous finissons toutes par apprendre : l'amour (hétérosexuel) est un leurre qui mène les femmes tout droit à l'esclavage. Mais elle n'a encore rien dit sur elle-même. Après avoir affirmé, très justement, que le *privé est politique*, ne risquons-nous pas, maintenant, de laisser le politique nous tenir lieu de privé ?

Si la conscience politique est nécessaire, c'est bien pour la vue d'ensemble, la vision panoramique qu'elle permet. Mais tout en m'incluant, cette conscience me dépasse; elle

est à la fois en deçà et au-delà de mon expérience. N'ayant pas les nuances de mon devenir, la réalité sociale ne peut que s'attarder au plus simple, au plus évident. Or si j'insiste sur la nécessité de l'aveu, c'est bien pour que la conscience individuelle et la conscience politique se répondent ; pour qu'entre la théorie et le vécu, entre la parole et le geste, l'écart soit franchissable.

Autrement, comment pourrais-je affirmer aimer un *homme* ? Cette déclaration recèle un désir, un vote de confiance pour un individu qui ne saurait s'étendre à la condition des hommes en général. Il est à la fois question de mon plaisir, de mes attentes, de tout un excédent de vie et de l'impunité où baigne ce face à face excessivement dénudé de nous. (Je ne décris évidemment pas toutes les situations mais plutôt ce qui me semble être l'attitude d'une amante féministe.)

Si tous les hommes sont des oppresseurs en puissance, je

dis alors : lui n'en est pas un, tout au moins face à moi. Comment l'aimerais-je autrement ? Oppresseur réfère à *ennemi*, à *enfermement* : à tous ceux qui me veulent battue, incarcérée ou morte. L'oppression n'est-elle pas bien plus grosse qu'un pénis ? Si toutes les femmes sont donc des victimes en puissance, je dis : je n'en suis pas une, tout au moins dans ce rapport particulier que j'entretiens, oui, mais que je contrôle aussi puisqu'il est axé sur ce que je sais faire, dire, exiger. Si je nie cet apport, où alors aurai-je une vie, puisque socialement je n'y ai pas encore accès ? N'est-ce pas me sur-victimiser moi-même ?

Le désir revendiqué

J'aime quelqu'un. N'est-ce pas pour moi une déclaration extraordinaire ? J'affirme ma volonté alors que traditionnellement je n'ai pas de désirs. Pas de désirs pour les femmes qui représentent le tabou par excellence, mais guère plus pour les hommes qui ne garantissent, finalement, qu'une certaine protection, une aura de sécurité et encore. Je sais très bien que, face aux hommes en général, je peux difficilement réaliser la liberté à laquelle j'aspire. N'est-ce pas d'ailleurs pourquoi, comme tant de femmes avant moi, je *dévie* ? Je n'ai ni mari, ni enfants, ni Eglise, ni même Patrie; formes de *résistance* qui, pour être plus répandues aujourd'hui, n'en sont pas moins certaines.

Mais j'ai tendance à oublier mon propre non-conformisme, comme s'il fallait à tout prix me retrouver dans l'image des femmes contraintes à la compréhension, à la répétition, à une sexualité méconnue (classiquement féminine), ou dans

AMOUR ET FÉMINISME : thèse et antithèse



l'image contraire de la nouvelle amazone : décidée, expéditive, agressive, fûtée (classiquement masculine). Mais je me sens plus écartelée qu'identifiée. La question de mon identité se pose de façon explicite peut-être, même, de façon urgente ?

Je veux parler de l'amour - de la nécessité d'une scène privée pour trouver son identité - et je ne vois que palliatifs : s'occuper des enfants, faire des bonnes oeuvres, arroser les plantes, entretenir les espaces intérieurs, voir des amies, travailler fort... Ces façons que les femmes ont toujours eu de s'accommoder de l'amour, de l'événement, de tout ce qui leur est refusé, ne sont pas sans conséquence. Au contraire. Je crois que cette disponibilité, cette tendresse, cette chaleur, tournées vers l'extérieur, nous ont permis de survivre ; expliquent comment, dévastées, nous nous sommes rendues jusqu'ici. Mais y manque le rebondissement, la remise en question personnelle, le risque. Pourquoi me contenterais-je de ces vestiges d'amour, encore aujourd'hui, alors que je sens ce besoin, de plus en

plus pressant, de savoir ce que je veux, non seulement ce que je refuse ?

Trouver un lieu féminin, une volonté, une expression qui me soient propres, ne passe-t-il pas par le désir, cette mise en acte suprême intime, risquée, de moi-même ? C'est là, dans cette marge d'existence, que je finis par savoir exactement ce que j'accepte et ce que je refuse, ce que je peux ou ne peux pas, ce qui me fait sourire ou grincer des dents.

Ce pari primordial : aimer

Vivre dangereusement. N'est-ce pas ce qui m'attire dans l'amour ? De l'intérieur du cercle rassurant, ordonné, safe, qui circonscrit ma vie, je décide sournoisement d'échapper à mon histoire, à l'Histoire qui me guette. Un saut dans le vide. Je veux être temporairement libérée de ce monde pour me trouver mieux (ou pire) ailleurs. Alors je tente ce jeu frénétique : toucher à autrui, caresser celui/celle qui m'é-

chappe, n'être que tendresse et volupté. Si le toucher est la première nourriture, j'ai soudainement très faim. Et me voilà éprise de l'être ordinaire ou magnifique, nébuleux ou rayonnant, que vous distinguez peut-être là-bas. Connaissez-vous quelqu'un à qui ce pari primordial ne réussit pas au début, ne coûte pas cher à la fin ?...

C'est bien sûr que l'aimer - lui - installe la différence dans l'intimité. Redoutable différence quand elle fait abîme; essentielle quand, fidèle à sa raison d'être, elle est la distance nécessaire entre moi et un autre. Que voulez-vous, je ne crois pas à l'osmose. Qui, de toutes façons, a la même culture ? Qui saurait être mon égal-e ? Face à lui, ma dextérité sentimentale est phénoménale; certes, le dépasse, l'ébranle, m'ébranle. Mais c'est contre lui qu'elle se forge et se mesure. N'est-ce pas précisément ce travail émotif qui m'aiguise à moi-même, me réussit ? Bien loin de vouloir y mettre un terme, j'aime ce débordement, cet excès *dérangeant*, ce sur-

moi ouvert, généreux, pas peureux. Amoureuse, je célèbre le printemps en hiver.

L'équilibre est évidemment précaire, mais comment en serait-il autrement ? N'est-ce pas un défi que je relève, une exploration que j'amorce ? Et il y a peu de place pour exercer une gymnastique si compliquée; peu de modèles qui inspirent. Que faire de cet éblouissement, de cette complicité fortuite ? Tout est là pour m'inciter à taire mon égarement en faveur de la sédentarisation, à me rendre acceptable par un accouplement parfait. De façon générale, il est de mise de célébrer l'hiver tout le temps. En solidifiant la présence de l'Autre, en parlant un langage codé mais décodable, j'ai droit au juste milieu, ce lieu confortable qui est censé mettre en déroute et la fougue et le désabusement.

À l'encontre de ce modus vivendi historique, s'élève le Code amoureux par excellence, alternative plus redoutable encore. Roméo et Juliette, Héloïse et Abélard, vous connaissez ? Il est certes question de



Après avoir affirmé, très justement, que le privé est politique, ne risquons-nous pas maintenant de laisser le politique nous tenir lieu de privé ?

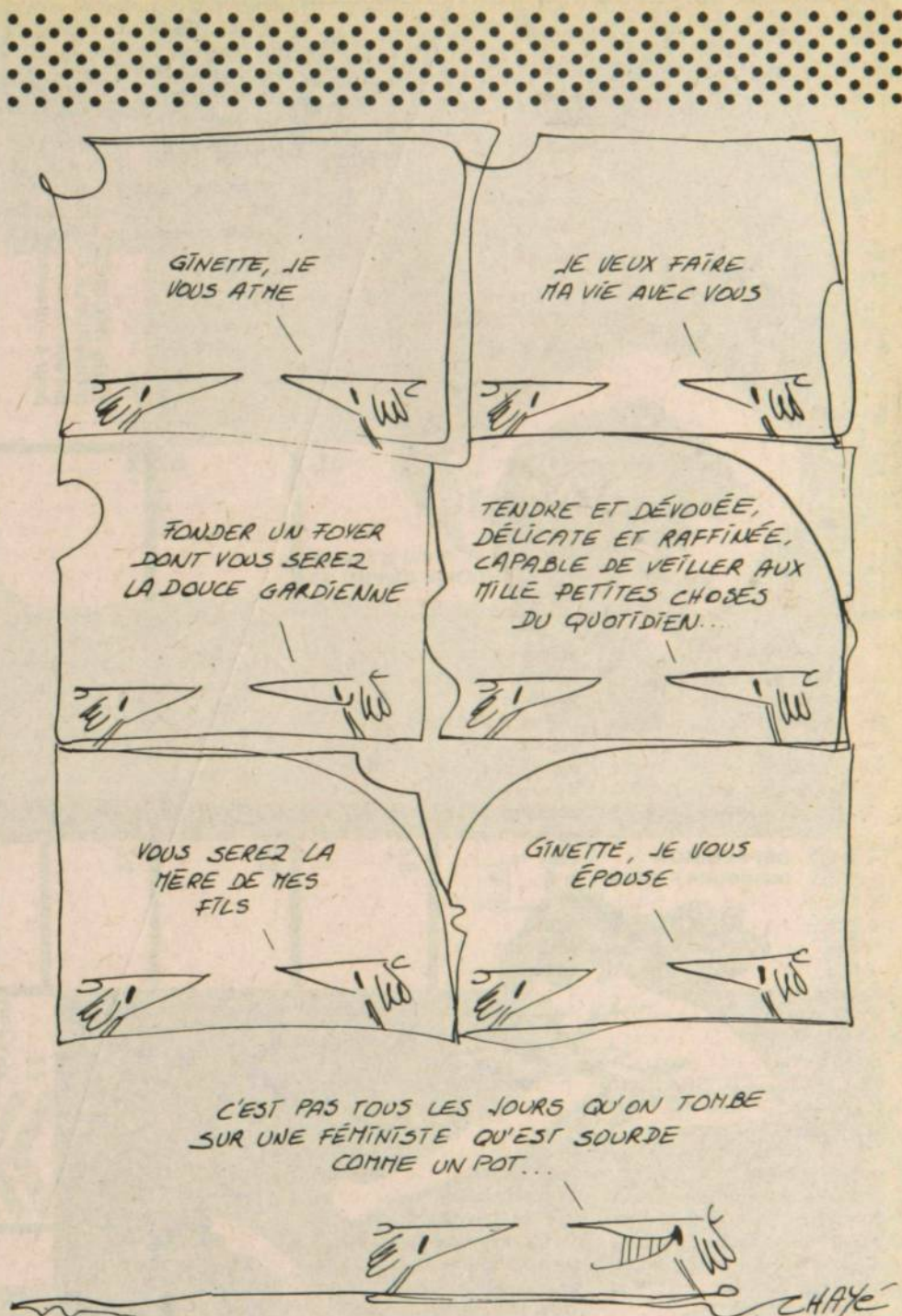
passion mais d'une qui se consume elle-même, qui n'est finalement qu'état d'angoisse avancée. Personne ne sort vivant-e ou intact-e de son état; il n'y a que l'anéantissement, l'apothéose finale - ce qu'aujourd'hui nous appelons la rupture - pour y mettre un terme. Mais la *délivrance* ne vient jamais. Du déchirement on passe à la dérélition qui saura nous tenir en laisse jusqu'au moment où la Fin deviendra, à nouveau, Commencement

N'est-ce pas l'espoir pour les moments présents qui fait surtout défaut ? Serait-ce une toute autre histoire si nous n'étions pas traqué-e-s par le passé : ces références morbides, ces mauvais souvenirs, cette procédure à suivre ? Je crains pour toute personne éduquée à la douleur, au manque, à l'absence. N'y a-t-il pas danger de constamment reproduire ce que nous connaissons ? *It felt so good it almost hurt*, dit-on en anglais. N'est-ce pas insensé de toujours faire cette équation entre le plaisir et la douleur ? N'est-ce pas absurde d'avoir, comme seul gage de consolation, la séparation finale ?

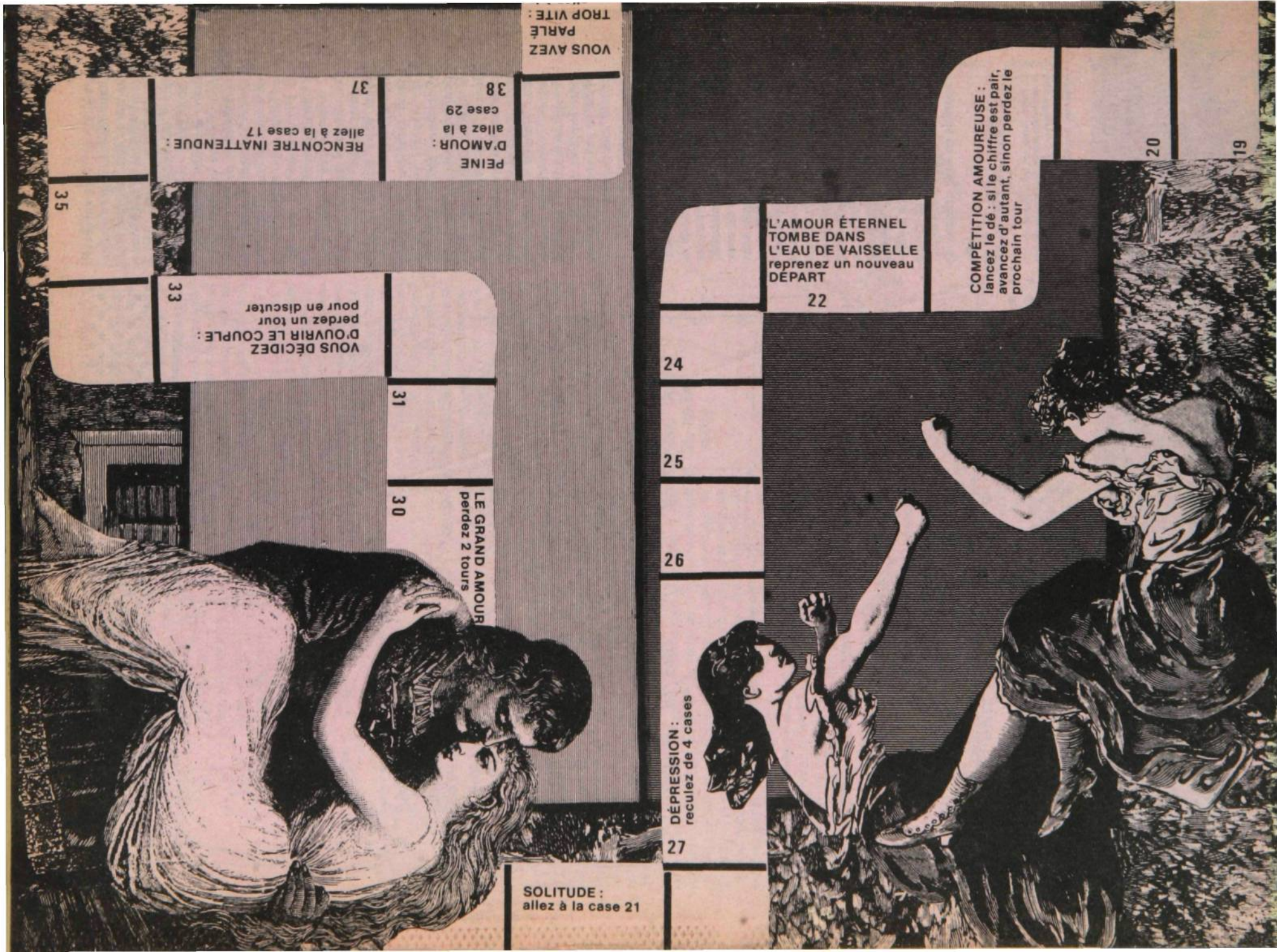
Ah, l'amour. D'un élan superbe nous finissons par voir que du superflu. Mais l'essentiel de l'amour n'est-il pas qu'il/elle se fait, se dit, à l'encontre de ce qui se pense, se maîtrise, se fige ? Je me méfie de ceux qui savent tout expliquer sans rien vivre positivement. Je tente d'oublier ces fausses promesses, celles que les hommes et leur Histoire nous ont toujours faites, et de parfaire cette folie, cette désorientation par le désir, ce va-et-vient continu entre ce que je sais (moi) et ce que je ne sais pas (l'Autre). Vivre la passion en gardant mon asymétrie foncière. Prendre et laisser. Savoir que je suis seule, unique, et parfois en faire cadeau.

FRANCINE PELLETIER

1/ Propos tenus par Luce Irigaray lors de sa conférence donnée dans le cadre du colloque «Émergence d'une culture au féminin»
2/ Traduction C'était si bon que c'en était douloureux, ou presque.



Que voulez-vous, je ne crois pas à l'osmose. Qui, de toutes façons, a la même culture ? Qui saurait être mon égal-e ?



19

20

COMPÉTITION AMOUREUSE :
lancez le dé : si le chiffre est pair,
avancez d'autant, sinon perdez le
prochain tour

L'AMOUR ÉTERNEL
TOMBE DANS
L'EAU DE VAISSELLE
reprenez un nouveau
DEPART

22

24

25

26

DÉPRESSION :
reculez de 4 cases

27

VOUS AVEZ
PARLÉ
TROP VITE :

PEINE
D'AMOUR :
allez à la
case 29

38

RENCONTRE INATTENDUE :
allez à la case 17

37

VOUS DÉCIDEZ
D'OUVRIR LE COUPLE :
perdez un tour
pour en discuter

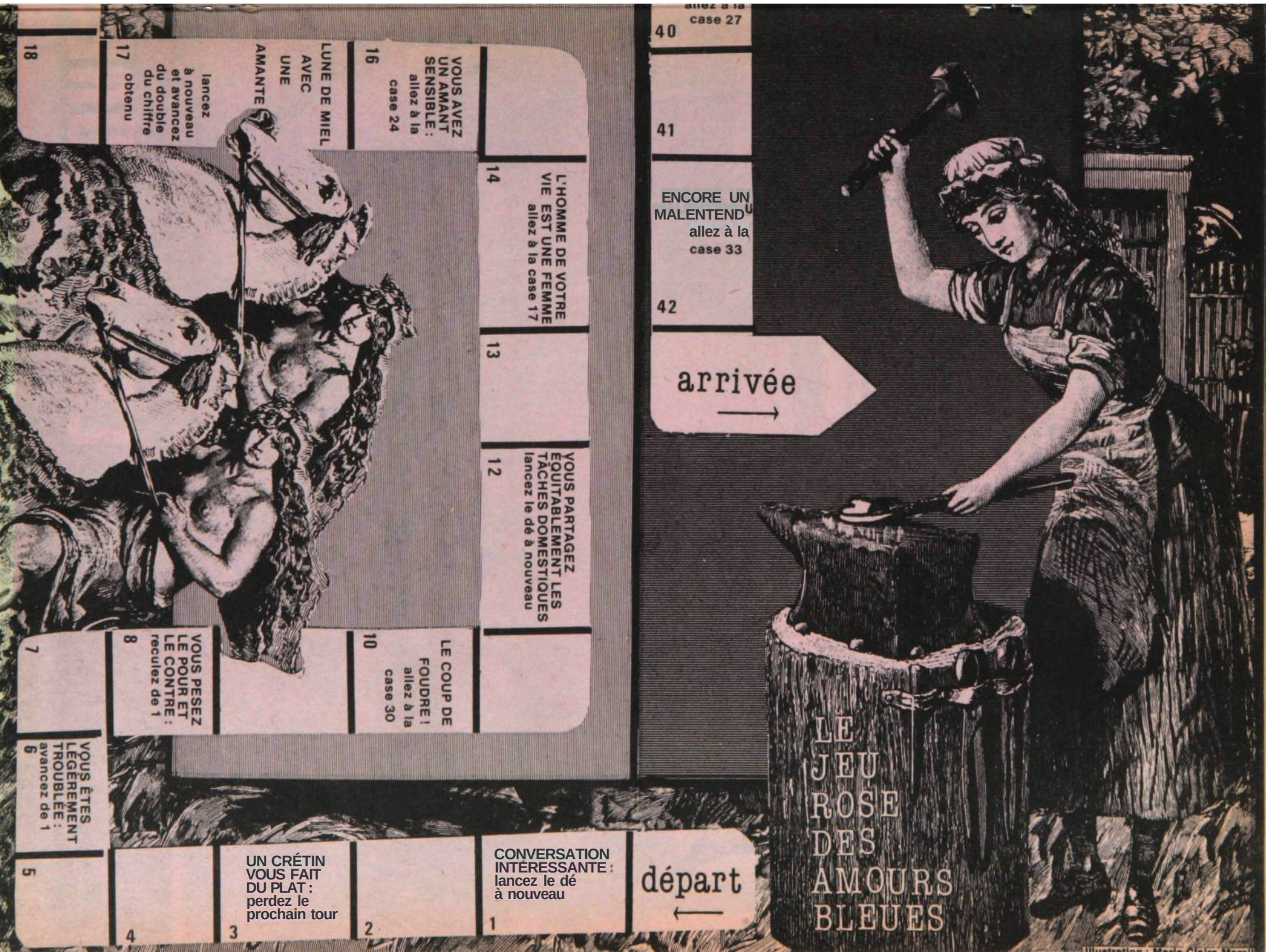
33

LE GRAND AMOUR
perdez 2 tours

31

30

SOLITUDE :
allez à la case 21



départ
←

1
CONVERSATION
INTERESSANTE :
lancez le dé
à nouveau

2

3
UN CRÉTIN
VOUS FAIT
DU PLAT :
perdez le
prochain tour

4

5
VOUS ÊTES
LÉGÈREMENT
TROUBLÉ :
avancez de 1

7
VOUS PESEZ
LE POUR ET
LE CONTRE :
reculez de 1

10
LE COUP DE
FOUDRE !
allez à la
case 30

12
VOUS PARTAGEZ
ÉQUITABLEMENT LES
TÂCHES DOMESTIQUES
lancez le dé à nouveau

13

14
L'HOMME DE VOTRE
VIE EST UNE FEMME
allez à la case 17

16
VOUS AVEZ
UN AMANT
SENSIBLE :
allez à la
case 24

LUNE DE MIEL
AVEC
UNE
AMANTE

17
lancez
à nouveau
et avancez
du double
du chiffre
obtenu

18

arrivée
→

42

41
ENCORE UN
MALENTENDU
allez à la
case 33

40

allez à la
case 27

LE
JEU
ROSE
DES
AMOURS
BLEUES

J'angoisse aigu. La page blanche, je connais. Mais cette fois, c'est pire que pire. Parce que quand il est question de l'amour, les petites copines, c'est la panne sèche, la vraie. Je connais plein de femmes dans la trentaine (plus ou moins) que la question laisse en plan. Qui ont spontanément le goût de répondre «l'amour, vous repasserez», ce qui signifie, en clair, qu'elles ont appris à établir ce dont elles ne veulent plus (les rapports d'oppression, le harcèlement, la merde) mais n'ont pas encore réussi à trouver le/la/les partenaires pour vivre ce qu'elles veulent. Que ça tanne et met en beau maudit que les hommes rencontrés - parfois fort

charmants au demeurant - manquent à ce point d'imagination et de perspectives-tendresse lorsqu'il s'agit d'inventer de nouveaux rapports amoureux (cette façon qu'ils ont de «focuser» tout croche). Qui ont envie de changer le monde entre elles, avec amour et humour, en attendant que les groupes de «condition masculine» ou de «nouveaux hommes», qui poussent comme des champignons, arrivent à dépasser l'étape du «qui-suis-je-que-veux-je». Qui n'en peuvent plus d'attendre tout court.

C'est beaucoup pour tout cela, mais aussi pour deux ou trois autres raisons qui ne vous concernent en rien, que je décroche, et d'autres avec moi.

quand je vois s'étaler des visions étriquées de l'amour, dans un vocabulaire qui emprunte des sentiers au moins aussi battus que la St-Denis ou la St-Jean, un vendredi soir de pleine lune. Nous ne sommes jamais foutues, semble-t-il, de parler de sentiments amoureux qu'en termes de relations de couples, basées sur un échange sexuel : relations homme-femme, femme-femme, homme-homme, relation d'exclusivité. Comme si celles qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'inscrire dans ce cadre-là devaient être considérées, et se considérer, comme de suspects parias.

Quand on me parle d'amour, j'ai d'autres références, par les

temps qui courent. C'est aux relations lucides qui s'installent s'approfondissent se tendressent, au fil des luttes, entre militantes que je pense. Et je ne parle pas ici d'amour lesbien, bien qu'il puisse s'agir pour certaines d'un choix politique clair, voire d'un aboutissement logique. Je ne parle pas d'amour-refuge, d'amour-utérus, qui constituerait un rempart contre le vilain «monde mâle» (sic). Je ne parle pas d'amour-alibi, qui empêcherait de chercher à établir ailleurs de nouveaux styles de rapports...

Mais si l'amour se définit comme une relation de tendresse profonde, comme une complicité, comme une voie



douce/exigeante pour parvenir à des objectifs communs, alors les relations entre militantes *sont* de l'amour.

Si l'amour se perçoit comme un lien qu'on tisse avec l'autre/d'autres dans le respect total de l'intégrité du/de la/des partenaires, alors les relations entre militantes *sont* de l'amour.

Si l'amour peut être un lieu de réflexion commune. S'il suppose une ouverture tacite des membres du groupe à la possibilité d'effectuer régulièrement, avec le recul et l'honnêteté qui s'imposent, la synthèse des rapports individuels et collectifs, et des objectifs, alors les relations de militance entre féministes *sont* de

l'amour. Parce que ces relations dépassent le simple coude à coude, ponctuel, des manifs, pour adopter une multitude de formes : échanges de garde d'enfants, agapes collectives, fous rires et propos délirants de fin de réunions quand la fatigue se fait sentir et que trop c'est trop pour une seule femme dans une seule journée, partage de lieux d'habitation parfois, projets en commun. Militier ensemble, c'est vivre littéralement ensemble, autant sinon plus étroitement que les couples traditionnels, mais à l'intérieur de relations dépouillées de l'ambiguïté fondamentale des rapports de domination.

Qu'on ne s'y trompe pas. Il

ne s'agit pas de créer une nouvelle mystique de la militance. Les groupes féministes ne sont pas *le* nouveau lieu d'expression amoureuse, mais il faudrait pouvoir reconnaître les liens qui s'y créent comme une forme, exigeante, d'amour. Sans utopie. Que les groupes de femmes n'aient pas encore réussi à s'exclure des trips de pouvoir individuels, on le sait et on l'assume. Et il arrive aussi plus souvent qu'autrement que les alliances se nouent et se dénouent au gré des changements de pratiques et d'options, des choix de vie aussi, avec les déchirements que cela suppose...

Comme le disait Marie Leclerc, musicienne de Québec

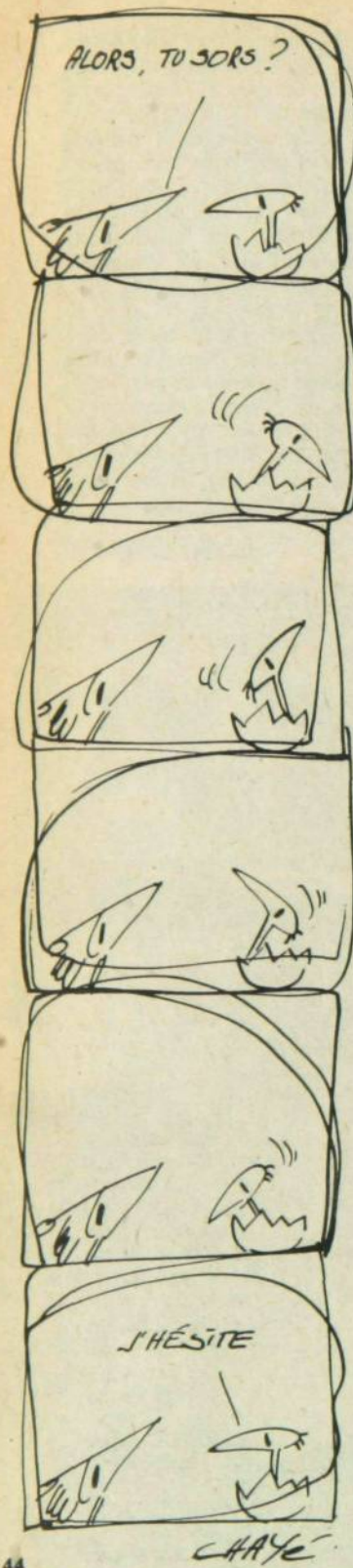
et permanente à **Presse Libre**, à l'émission féministe *La Marelle* diffusée en février sur les ondes de CKRL-MF :

« Ces amoures-là peuvent être en péril aussi. J'en ressens de la tristesse à ce moment-ci de mon âge. Des choix de vie différents, des orientations dissemblables, des démarches qui ne se rejoignent plus, peuvent amener un bri dans la confiance, une déchirure. Elles ne sont pas éternelles. Elles durent le temps de nos lunes, de nos combats communs et s'enrichissent de solidarité vibrante. Elles ne tolèrent pas les mascarades, les faussetés, le non-respect. »

HELENE LEVESQUE



SMILITANTES



Venez pas me parler d'amour. Surtout pas! Pourquoi? Je vais vous le dire. Et ce que vous allez lire n'est ni du domaine de la fiction, ni du pépérage. En 1979, quand j'écrivais **La Saga des poules mouillées**, j'ai fait beaucoup de recherches et quelques petits calculs. Quand ils'agit du syndicat du crime — ou du syndicat — c'est élémentaire mon cher Watson! J'ai calculé que de l'an mille avant le premier fils-à-pôpa, jusqu'à la fin du 19e siècle, nous avons subi environ trois mille années de guerre pour deux cents années de paix. Une moyenne d'une année de paix pour quinze années de guerre. Si je n'ai pas inclu le 20e siècle dans mes calculs ce n'est pas par paresse. Tout simplement je ne voulais pas ramener ma moyenne d'années de paix du côté du zéro et de l'infini. Parce que le 20e siècle avec ses deux guerres mondiales, sa guerre d'Espagne, de Corée, de Chine et d'Indochine, sa guerre d'Algérie, du Vietnam, du Bangladesh, Cuba, l'Argentine, l'Amérique latine, Israël, — excusez-moi si j'en oublie — ce n'est pas exactement un camp de vacances. J'ai un aveu à vous faire. Dans mes premiers calculs je n'ai pas tenu compte de plusieurs faits: que par exemple, entre le 14e et le 17e on a transformé en torche dix millions de femmes identifiées comme sorcières; qu'on a exterminé systématiquement les premières populations amérindiennes et mexicaines; qu'on a déraciné et transformé les populations africaines en bêtes de somme dans les champs de coton de l'Amérique du nord Et les camps d'extermination des nazis? Et le goulag russe? Sincèrement, qu'est-ce que je pouvais faire avec ça? Après tout ce ne sont pas de «vraies» guerres, seulement des génocides. Et puis, une fois partie, il y a encore les espèces animales qu'on a fait disparaître, les animaux torturés jusqu'à l'agonie dans les laboratoires du savoir...

Non, vraiment, venez pas me parler d'amour quand presque tout ce que je sais, entends, regarde, quand presque tout ce que je lis n'est rien d'autre qu'une polyphonie de férocité, de bouffonnerie, de mercantilisme, de mort

En tant que femme en création littéraire, je préfère aussi vous parler du harcèlement culturel. Quelle portion du territoire littéraire croyez-vous que le patriarcat occupe au Québec? Environ 87%. Ce qui ne veut pas dire que le petit morceau que nous avons en pâture est entièrement occupé par des féministes et autres femmes combattives. Ailleurs? Ailleurs? C'est pire! En France, 93% de l'espace littéraire est occupé par le syndicat du crime. Au Canada anglais, c'est 90%. Mais attention: si vous êtes maniaque-dépressive sur les bords n'allez surtout pas vous embourber dans le **résumé - du - compte - rendu - des-mémoires-et-des-audiences-publiques-du-comité-d'étude-de-la-politique-culturelle-fédérale**. Si vous lisez ça vous aurez la certitude que d'un océan à l'autre, c'est toutttttttt l'espace culturel qui est occupé par le patriarcat

Dans ce rapport, de 300 pages rédigé, noblesse oblige, au masculin, pas une seule fois il n'est fait mention de NOUS. NOUS, les femmes. J'ai cherché dans le plus creux de leur phrase quelque métaphore englobante concernant la culture des femmes... Peine perdue et je vous assure que ce n'est pas une question d'oculiste. Ce rapport est signé par 20 personnalités: 16 hommes, 4

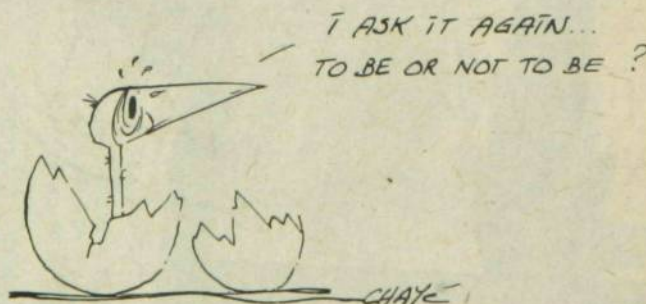
femmes. La crème de notre élite et le sexisme qui vient avec. La facture, elle, viendra plus tard car, si nous n'existons pas sur le plan culturel, quand vient l'instant jouissif de la taxation, d'un coup de «braquette» magique, ces chérubins nous ressuscitent. Comparés à nous, Lazare et Jésus-Christ sont des enfants de chœur!

Et pourtant ce sont les femmes qui consomment la culture! Dans une proportion qui oscille entre 75% et 80% au Québec et presque partout ailleurs, ce sont les femmes qui achètent la production littéraire, qui vont au théâtre, au spectacle, qui visitent les expositions. Alors? Alors les fameux lecteurs sont des lectrices, les non moins fameux spectateurs sont des spectatrices! Conclusion: c'est la classe économique la plus pauvre, la plus exploitée qui fait vivre la culture.

Et pour terminer sur une note harmonieuse, je vous lance un défi: citez-moi une vingtaine d'oeuvres littéraires fabriquées par vous savez qui, et dans lesquelles nous ne serions, nous les femmes, ni trafiquées, ni vampirisées, ni méprisées ou encore fantasmées. Vous pouvez puiser dans toutes les cultures, je ne suis pas raciste. Vous pouvez même remonter jusqu'à l'histoire «merveilleuse» de la création du monde si le coeur vous en dit Une vingtaine! Vous trouvez que j'exagère, hein? Alors, juste une dizaine! Six? Moins?

Cherchez bien, moi je cherche encore.

JOVETTE MARCHESSAULT



VENEZ PAS ME PARLER D'AMOUR